

# ANTHOLOGIE DE L'ESPOIR

La guerre d'Algérie a suscité des centaines de livres. Tous, quelle que soit l'idéologie qui les inspirait, contiennent des pages généreuses et fraternelles...

Parmi les nombreux ouvrages qu'ont écrits sur la guerre d'Algérie les auteurs les plus divers, il n'en est pas un seul qui ne contienne, par delà les passions, les amertumes et les haines, des pages d'espoir.

A côté des horreurs que suscitent les combats et ce qui les entoure, apparaît toujours une certaine fierté de l'homme face à la peur et à la souffrance, qui redéfinit, au-delà des antagonismes, comme une sorte de fraternité.

Sur les idées et les sentiments qu'expriment ces pages, peut se fonder l'espoir d'une paix qui ne verrait d'autre victoire que celle de la générosité et de la vie.

## Les adversaires courageux

Peu de dialogues sont aussi émouvants que celui de Germaine Tillion, sociologue, et de Yacéf Saadi, boulanger, chef de la willaya d'Alger. Elle le raconte dans « Les Ennemis complémentaires » (Julliard) :

**A** PRES deux heures et demie environ de conversation, Yacéf Saadi me dit avec un petit sourire, une phrase de ce genre : « Vous voyez que nous ne sommes ni des criminels ni des assassins. » Très tristement et très fermement, je répondis : « Vous êtes des assassins. » Il fut tellement interloqué qu'il resta un moment sans parler, comme suffoqué. Puis ses yeux se remplirent de larmes et il me dit textuellement : « Oui, Madame Tillion, nous sommes des assassins. »

Il me raconta alors quelques détails sur l'attentat du Casino, ajoutant que lorsqu'il les avait appris il avait pleuré trois jours et trois nuits. Dans cette seconde partie de la conversation il a eu, à trois ou quatre reprises différentes, les larmes aux yeux, et lorsqu'il m'a parlé de l'attentat du Casino, ses larmes ont coulé.

Les combats sont les combats. Mais la guerre d'Algérie n'échappe pas à la loi générale : celle de l'estime que se portent mutuellement les adversaires courageux, et que décrit Paul Mus, dans « Guerre sans visage » (Editions du Seuil) :

**J**'AI encore manqué un « fell » à 50 m. Je n'ai jamais vu un type courir comme lui : il avait l'air de ne pas toucher terre. Manque de pot, il s'est fait presque couper en deux à la mitrailleuse, 500 m plus loin.

Cinquante-quatre ans, trois ans de rébellion, pas bouffi depuis deux jours ! Assez souvent, ce sont des types « honorables » à qui on a bourré le mou, et qui ont certainement plus de cran que certains « métrés » ou pieds-noirs de ma connaissance. Si avec le plan de Gaulle on leur donne un espoir, on a peut-être des chances de le récupérer et de faire cesser tout ce « merdier »...

Un jeune fellagha, un enfant presque, est tombé aux mains des Français. Il convient de lui parler comme à un homme. Georges Buis, dans « La Grotte » (Julliard) rapporte cet étonnant dialogue :

**D**ITES-MOI, Lachaud, si j'ai bien compris, vous avez un lycéen parmi vos prisonniers ?

— Oui, mon commandant. Il était, il y a quelques jours encore, au lycée du chef-lieu.

— Envoyez-le moi, voulez-vous ?

Le gamin avait dix-sept ans et ne les paraissait pas. On lui avait prêté une couverture. Il la portait sur ses épaules et disparaissait dessous. Un freluquet. Il tremblait encore. On ne savait pas si c'était de froid, de peur ou de fièvre. Les bons gens disaient : « Ce sont tous des chacals. Jeunes ou vieux, citoyens ou non, dès qu'ils gagnent la brousse ils retrouvent leur élément. »

— Ça aussi, c'était faux. Enriko le voyou...

— Pourquoi êtes-vous parti dans la brousse ?

— Comme ça, répondit le gosse. Je n'ai pas choisi, je m'y suis vu. C'est vrai... C'est mon frère qui est venu me chercher, il y a trois jours, au lycée. Il a emmené aussi mon petit frère qui était en troisième. Il a été bien blessé, hier, mon petit frère... Savez-vous, demandait-il, s'enhardissant, ce qu'il est devenu ?

Le gosse ahuri dit :

— Et si je restais avec vous, comme les autres qui sont là ?

Non. C'est une solution pour eux ; pas pour vous. Ce n'est pas une question d'âge. Vous êtes de la catégorie des gens qui choisissent.

Sans attendre la réponse, il s'en alla vers l'hélicoptère...



(Ph. Marc Flamant.)

**C**E prisonnier capturé les armes à la main dans un combat qui avait cessé d'avoir un sens pour lui comme pour ceux qui le traquaient, ce douloureux visage où ruisselle le sang n'est pas seulement le symbole de l'Algérie. Il est aussi l'incertitude, le remords, la détresse de tous les hommes qui font cette guerre, la subissent ou en témoignent.

Mais de la souffrance, du désespoir de ceux qui furent torturés dans leur chair et dans leur conscience, ceux que l'on obligea à devenir bourreaux pour défendre les victimes, et toutes les victimes que l'on envoya poser des bombes, lancer des grenades et arracher des pavés pour faire des barricades, naîtront peut-être de nouveaux dieux. Ce seront les fils de ceux que nous avons laissés assassiner ; ils leur ressembleront, mais ils seront jeunes et justes. Ils auront perdu leur ventre, ils se seront débarrassés de leur égoïsme et de leurs manies ridicules de vieillards.

Nous pourrions à nouveau les suivre et peu importerait alors notre confession, notre race et le parti auquel nous avons pu appartenir.

« Les Dieux meurent en Algérie », Jean Lartéguy (Edit. Pensée Moderne).

## Ils se tuent mais ils se comprennent

On a dit que l'aviateur était peu sensible au sort de ses victimes, parce que celles-ci sont lointaines et sans visage. Pierre Clostermann, l'as des Forces Françaises Libres avec ses trente-trois victoires, qui fit volontairement une période en Algérie, témoigne qu'il n'en est rien dans « Appui Feu sur l'Oued-Halal » (Flammarion) :

**I**L avait eu pitié de ces villages de Kabylie aux terrasses, en escalier, si semblables à ceux d'Auvergne, moyenâgeux sur leurs pitons, rasés en quelques secondes atroces pour lui, qui participait à l'action.

Il avait survolé les maisons de pierre couvertes de tuiles romaines, les unes contre les autres, effacées dans les trajectoires des roquettes.

Il avait vu les murs anciens des patios plantés de figuiers souffrés par les explosifs, les petites mosquées blanches qui s'évanouissaient dans les gerbes de poussière et de feu.

Il avait traversé les explosions qui soulevaient les poutres de cèdre centenaires et des pierres taillées jadis par les légionnaires de Rome.

Il avait pu souvent lever à temps son doigt de la gâchette dans une passe de tir pour éviter un pathétique petit âne gris entravé, boitillant pour échapper à l'enfer.

Il avait plaint les villageois accroupis sur les pentes, sous les jububiers et le ciel qui croulait sur leurs têtes...

Il ne pouvait plus supporter cet aspect de la

guerre décourageant, inhumain, stupide, faisant déferler son flot de destructions et de misères supplémentaires sur les malheureux, les sans-défense, les vieillards, les femmes, les enfants surtout, qui allaient crever comme des bêtes sans toit dans la neige de l'hiver — éternelles victimes innocentes des ambitions fanatiques et des égoïsmes sordides...

« Parfois, quelques mots de réconfort suffisent à panser les pires blessures morales », écrit un combattant du F.L.N., Mustapha G., dans « Barberousse » (J.P. Oswald) :

**E**T cependant beaucoup d'Algériens, après avoir subi d'ignobles supplices, ont vu s'approcher d'eux des jeunes soldats du contingent qui leur exprimaient de façon émouvante leur réprobation à l'égard des méthodes contraires à la tradition humaniste de leur pays. Leurs paroles souvent réconfortantes contribuaient à panser quelque peu les blessures morales engendrées par ce déchaînement de violence exercé contre des êtres humains...

## Les musulmans qui ont choisi la France

C'est un sentiment de respect et d'affection qu'ont toujours témoigné à leurs officiers les tirailleurs algériens de l'armée française et Philippe Héduy, qui fut engagé volontaire en Algérie, dans son livre « Au lieutenant des Ta-

glais » (La Table Ronde) en porte témoignage :

**N**OUS ne nous étonnions plus et ces femmes n'avaient pas peur. Les chèvres, nous en retrouvions dans le djebel, troupeaux sans berger. Les tirailleurs attrapaient les plus belles ou les plus jeunes, et un Musulman les égorgeait par amour du poignard et du sang, et par respect des rites : si la bête n'avait pas été saignée comme il le fallait, personne n'en aurait mangé ; la chèvre serait devenue aussi immonde qu'un cochon. De toutes les façons, cette viande, que les tirailleurs cuisaient dans une sorte de beurre rance qu'ils dénichaient dans des trous, était immonde.

— Tiens, mon lieutenant, tu veux ?

L'un nous offrait sa part et nous ne pouvions refuser. Les Musulmans étaient remplis de prévenance envers leurs officiers. Ils avaient le sens de la hiérarchie et de la discipline. Leur respect était l'amour : ils nous aimaient.

Sur l'héroïsme des musulmans restés fidèles à la France, le capitaine Claude Barrès, mort pour la France, écrivait dans une lettre à son père, que cite Pierre Lyautey (« Un héros révolté : Claude Barrès » (Julliard) :

**Q**UEL héroïsme chez les Musulmans ! Un ancien officier d'active, titulaire de la Légion d'honneur et de la médaille militaire est dans l'Aurès calé d'un douar. Il manifeste une activité intelligente, s'impose par son dévouement. Le 1<sup>er</sup> novembre 1954, il défend un ménage d'instituteurs français et son abnégation va jusqu'au sacrifice suprême...

## Les Français qui ont choisi l'Algérie

« Il y a des Français d'Algérie à qui l'idée n'est jamais venue de vivre ailleurs que sur cette terre, même s'ils n'y font plus la loi », écrit Jules Roy, dans « Autour du drame » (Julliard) :

**D**ES coqs chantaient partout. Des tourterelles roucoulaient. Les raisins gonflaient sous la tonnelle. Le vent qui soufflait de la mer était chargé de sel et de l'odeur des champs de tomates.

— Comment voulez-vous qu'on quitte jamais ça ? Et pourquoi les Arabes s'en prendraient à nous ? S'ils dirigent l'administration, pourquoi feraient-ils moins bien que nous qui les avons instruits ? A la poste, par exemple, il n'y a plus que des Musulmans. Oui, ils relèvent le nez, surtout les jeunes, quand on n'a pas pour eux assez d'égards. Nous savons bien qu'un jour ils auront l'indépendance. Ça nous paraît dur si le bleu blanc rouge ne flotte plus, mais ce qu'on veut, avant tout, c'est rester. Partir ? Il faudrait nous y obliger, et on serait les derniers à le faire...

Jean Brune, écrivain attaché à « l'Algérie française », nous dépeint, dans « Cette haine qui ressemble à l'amour » (La Table Ronde), le rêve d'un colonel : rendre les Algériens à la dignité humaine.

**I**L n'était plus possible de distinguer le domaine de l'ordre de celui du désordre... Le colonel rêva à la chimérique reconstruction d'une ville offerte à l'ordre de l'amour et qui rayonnerait autour d'elle de l'éclat de ce prodigieux exemple. Il rêva de reconstruire Sohane pour y regrouper les hommes éparpillés dans leur mesure sur les flancs de la montagne... et pour les rendre à la dignité d'une société humaine...

Autrefois le soldat cherchait moins la mort de l'adversaire que la victoire. Il tuait un peu malgré lui... comme à regret... pour sauver sa propre vie... Et la victoire acquise, il était souvent enclin à pardonner. Sa détermination était teintée de générosité, au moins de pitié...

## Ils ne peuvent pas vivre les uns sans les autres

Une scène qu'a vécue Jules Roy qu'il relate dans « La Guerre d'Algérie » (Julliard) est une illustration de l'amitié toujours possible entre les communautés.

**J**'AI rencontré à Tazmalt, en Kabylie, un vieux colon qui, après avoir passé quelques jours à Alger, à l'époque de la terreur, était revenu sur ses terres, et vivait, seul Européen avec sa femme, dans le village. Que pouvait-il craindre des rats ? Rien. Il les avait toujours traités avec justice et humanité. Il considérait que ceux qui revenaient des guerres pour la France avec de modestes galons ou quelques décorations avaient droit à des égards de plus. Il est bon. Il parle le kabyle comme les Kabyles. On le salue et on l'embrasse dans la rue.

Nous arrivâmes chez lui à midi, sans prévenir, mon ami Abderrahmane et moi, et il nous accueillit avec des cris de joie, parce que Abderrahmane était son ami, et moi l'ami d'Abderrahmane.

— Pourquoi n'as-tu pas téléphoné, Abderrahmane ? Vous auriez eu un bon déjeuner, alors qu'il va falloir improviser.

Son visage hâlé ou de nobles rides s'étaient creusées me rappelait celui de mon oncle Jules. Chez lui, je retrouvais les agrandissements qui sont à l'honneur dans presque toutes les maisons

des Français d'ici : les zouaves de 1914, leur pouce passé dans la ceinture sous le boléro, le diplôme de la médaille militaire, la photo d'une pièce d'artillerie iburde sur sa veste. Le secrétaire était gonflé de papiers et une paire de souliers à raccommodeur reposait sur la tablette. Par les portes ouvertes, de petits Kabyles passaient le nez pour voir qui nous étions. L'Anisette louchissait déjà dans les verres.

— Vous voilà revenu, monsieur Cartallier ?

— Eh oui, Abderrahmane. Je ne pouvais pas rester à Alger, enfermé dans un hôtel. Alors je me suis dit : « Ils me feront ce qu'ils voudront, mais je retourne à Tazmalt. »

— Ils ne vous feront rien.

— Je ne sais pas. Ils ont tout cassé à la ferme. Tout cassé, Abderrahmane. Mais je les comprends. Ce n'est pas à moi qu'ils en avaient, mais aux autres. Ils n'ont pas pu faire la distinction. Je les comprends...

...Il se leva, envoya un enfant acheter une boîte de conserve et du pain. L'instituteur kabyle traversa la maison pour aller chez lui, dans la cour.

— Monsieur Cartallier, nous avons connu des moments difficiles.

— Tu as raison, Abderrahmane, tu as raison... Je comprends tout, Abderrahmane. Je comprends qu'on vous a humiliés et maltraités, et que vous pouviez vous insurger. Mais je comprends aussi que j'ai le droit de rester ici parce que c'est mon pays. Où voudrais-tu que j'aille, Abderrahmane ?

Quand les adversaires parlent la même langue, ils doivent finir par se réconcilier ; un partisan du F.L.N., Maurice Maschino, l'affirme dans « Le Refus » (F. Maspero, éditeur) :

**N**OUS discussions entre copains, et il est probable que, pour eux, ces déjeuners n'étaient pas grand-chose (sinon un temps de repos, de détente), mais, pour moi, ils furent très importants.

D'abord ces rencontres m'intégrèrent, d'une fa-

...Avec ses souliers éculés que tiennent des ficelles, sa djellabah crasseuse, il a tiré sur nous sa dernière cartouche et puis, sans dire un mot, il nous a accompagnés. Sous la casquette, son visage maigre ressemble maintenant au nôtre...

Colonel Bigeard, dans : « AUCUNE BÊTE AU MONDE » (Editions de la Pensée Moderne)

çon plus concrète, plus chaleureuse, plus vraie, à la communauté que je m'étais choisie, et, surtout, elles m'apprirent la fraternité entre hommes, qu'elle était possible, à une grande échelle (et pas seulement en club fermé), que ce n'était pas un songe creux : dès le premier repas, nous nous tutoyions (à Tunis, j'ai dit à M'Hamed Yazid : « Monsieur le ministre », mon ami Malek m'a bouffé ; « Dis donc, où tu te crois ? Dans un ministère français ? »), nous parlions le même langage, nous nous comprenions à demi-mot, il y avait entre nous une commune façon de réagir, de sentir, de penser. Ils étaient Algériens, nous Français ? Et après ?

## Un jour viendra...

La coopération n'est pas seulement souhaitée par la France : elle l'est aussi par certains chefs F.L.N., qui manifestent pour les Français un réel attachement, affirme Germaine Tillion.

**C**ONNAISSANT bien le milieu algérien et les surprenantes contradictions que comporte la situation actuelle, j'ai entendu Yacéf Saadi sans stupeur exprimer à plusieurs reprises un réel attachement à la France, ainsi qu'à la civilisation et à la culture françaises ; je l'ai entendu parler avec émotion de Paris, et avec sympathie de notre jeunesse.

Au cours de ces deux très longues conversations où j'ai, avec de forts arguments, exposé la nécessité d'une symbiose économique entre les deux pays, il a, en toutes occasions, exprimé l'espoir ardent que, une fois atteint l'objectif de liberté poursuivi, des liens étroits puissent enfin se nouer et se consolider entre nos deux populations, et il ne m'a pas caché la méfiance qu'il ressentait vis-à-vis des gouvernements ou des organismes qui pouvaient tirer un bénéfice de leur mésentente chronique.

Jules Roy, lui, parle d'un nouveau 16 mai, inspiré cette fois par les Musulmans.

**E**NSEMBLE, vous (les Musulmans) et eux, oui, quelle belle république vous seriez capables d'installer au soleil ! Car vous ne ferez rien sans eux, ni eux sans vous. Mais si vous entomiez ensemble Le Chant des Africains, ah ! c'en serait fait de la guerre imbécile qui nous déchire. Il n'y a qu'un seul problème : l'union entre Bab-el-Oued et la Casbah, entre Belcourt et le Clos-Salembier. C'est de cela que je rêve : d'un nouveau 16 mai, que vous inspireriez cette fois...

...Les enfants qui naissent en ce moment en Algérie ne comprendront rien à ce qui nous aura séparés. Devenus hommes, ils administreront et dirigeront le pays à tour de rôle sans que rien les divise. Ce peuple enfin fraternel, une longue guerre l'aura scellé, et aucune des douleurs éprouvées par les mères et les combattants n'aura été vaine. La liberté et l'honneur des hommes se paient de ce prix, et ceux qui voient le jour à bas ne sont pas d'une race qui subit...